

mandait de protéger les enfants de la famille.

« Pauvres petits, je les aime tant ! » Elle demanda naïvement pardon à sa mère de toutes les peines qu'elle pouvait lui avoir causées, et comme la pauvre mère l'assurait en pleurant qu'elle n'avait rien à lui pardonner, qu'elle avait toujours été la meilleure des filles, la chère mourante l'embrassa et lui répétait : « Vraiment ! C'est bien vrai ? Quel bonheur ! »

Elle dit à sa sœur jumelle : « Ma pauvre Henriette, c'est aujourd'hui mon grand jour, entends-tu ? C'est mon grand jour. Mais ne pleure pas ; je ne veux pas que tu aies de la peine, je suis si heureuse ! »

Elle prononçait toutes ces paroles avec un sourire, un regard et un accent divins et pénétrants dont on ne saurait exprimer la douceur.

Vers deux heures, elle s'endormit un peu. En se réveillant, elle sourit : « Je ne sais pas ce que c'est ; je ne souffre plus de nulle part. C'est donc comme ça qu'on meurt ? Oh ! que c'est bon de mourir ! Il me semble que je suis déjà dans le ciel. » Et se tournant vers sa jumelle qui se tenait près de son lit, elle ajouta avec une sorte de solennité : « Vois-tu, mon Henriette, n'aie jamais peur de la mort : c'est trop bon de mourir ! »

Elle répéta la même chose à une de ses amies d'enfance, hôtesse et presque sœur de la Visitation, et elle lui dit ensuite : « Je t'aime ; je t'appellerai bientôt ! » Cette parole enivra d'amour de Dieu celle qui la reçut.

Vers quatre heures et demi, à la chute du jour, les premiers signes de l'agonie commencèrent. Elle ne pouvait presque plus rejeter les mucosités qui s'accumulaient dans sa poitrine. Elle n'avait pas de crises d'étouffement, mais elle était de plus en plus oppressée, et dans l'angoisse : « Je n'ai plus de forces, disait-elle de temps en temps. Je crois que ce sera bientôt. » Après quelques moments de silence, elle appela son frère : « Gaston, j'ai de la peine. Prie et chasse le démon. — Est-ce qu'il te tente, ma pauvre enfant ? — Non, mais j'ai le cœur serré. J'ai comme envie de pleurer. Je n'ai plus ce que j'avais ce matin, tu sais ? Je ne sens plus l'amour. — Tu ne le sens plus, pauvre chérie ; mais il y est, il y est de plus en plus. Ne crains rien. Jésus est avec toi, et il approche. — Est-ce que je suis en agonie ? — Pas tout à fait, mais c'est le commencement. — Oh ! si cela pouvait faire bientôt venir mon Jésus ! — Je crois bien ! Encore un peu de souffrance. C'est un reste qu'il t'envoie pour te faire éviter le purgatoire. Probablement, il y a encore quelques petites misères à expier. Tu souffres bien en union avec lui, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, de tout mon cœur ! »

Un peu après, il lui dit encore : « J'aurai bientôt le bonheur d'écrire au Saint-Père. Je lui dirai, n'est-il pas vrai, que tu offres ta vie pour lui, pour Rome, pour la sainte Eglise ? » Il savait, et elle lui avait avoué plus d'une fois, que tous les jours elle faisait d'elle-même cette offrande car elle avait un cœur absolument catholique. — « Oui, certes ; oui, oui, répondit-elle ; mais j'ai un peu peur, parce que déjà j'y ai été prise. Je me suis souvent offerte en victime pour tous les péchés du monde, avec Jésus, et j'ai tant souffert ! »

Vers sept heures du soir, l'oppression augmenta sensiblement ; elle souffrait beaucoup : elle eut même quelques syncopes passagères. Au sortir de l'une de ces crises, elle dit doucement : « Je vis donc encore ? » Son frère était auprès d'elle. « Regarde, j'ai déjà une main qui est morte. — Laquelle ? — Celle-là, la droite, elle est toute froide. »

Elle eut encore une petite crise. « Ce n'est rien, ma chère sœur, cela va passer, » lui dit l'excellente sœur infirmière pour l'encourager. « Si tu savais, interrompit Sabine s'adressant à son frère, l'effet que cela me fait quand on me dit : cela va passer ! » Et il fallut lui, pour la consoler, lui dire que cela ne passerait pas et que le Bon Dieu approchait. En effet il approchait. « Pour le coup c'est l'agonie, soupira-t-elle. — Oui, ma fille, et voici Jésus qui va venir. — Oh ! qu'il vienne donc le plus tôt possible ! — Oui, le plus tôt possible, et cependant, quand il vaudra, n'est-ce pas ? — C'est cela, le plus tôt possible et quand il vaudra. — Qu'est-ce que deux ou trois heures et plus, en comparaison du bonheur éternel et de l'infinie éternité où tu vas entrer ? — C'est vrai, mais je ne croyais pas que ce fût si dur. Au moins, crois-tu que ces souffrances te fassent venir ? — Oui, chère enfant, il vient ! Dis-lui : « Jésus, mon amour ! » Elle le dit aussitôt, le répéta deux fois : ce fut la dernière parole intelligible qu'elle prononça :

« Jésus, mon amour ! » C'était bien en effet le résumé de toute sa vie.

Il était environ huit heures un quart du soir. La communauté vint dire adieu à sa chère petite sœur : mais pour ne point accroître la fatigue et l'oppression de sa dernière heure, on récita dans une chambre voisine les prières des agonisants. La respiration devenait de plus en plus difficile. Déjà elle ne semblait plus entendre ; mais elle conservait, jusque dans les angoisses de l'agonie, son aimable sourire et la paix de son visage. Elle ressemblait à un pauvre enfant endormi.

Tous les assistants se mirent à genoux, et avant de commencer les grandes prières de la recommandation de l'âme, ils récitèrent ce que l'on appelle à la Visitation les trois *Pater* de l'agonie. C'est une pieuse tradition, qui, d'après l'expérience des religieuses, manque rarement son effet et abrège sensiblement les douleurs du dernier combat. Tous les yeux étaient pleins de larmes, mais une joie surhumaine remplissait tous les cœurs. C'était vraiment une heure divine.

Ma sœur demeura dans ce sommeil jusqu'à neuf heures. Agenouillée près d'elle, son frère bénissait au nom de Jésus, de la sainte Vierge, de saint François de Sales, chacun de ses soupirs, qui s'échappaient de plus en plus rares. Enfin, sous une dernière absolution, il sentit la main droite de la mourante qu'il tenait dans la sienne se raidir dans un effort contre la mort. Il appliqua le crucifix sur les lèvres de la sainte épouse de Jésus-Christ, et elle rendit, sans autre secousse, son dernier soupir.

Tous récitèrent en sanglotant le cantique d'actions de grâces de la sainte Vierge, le *Magnificat*. Son frère lui ferma les yeux, l'embrassa et la bénit une dernière fois. Sa mère, sa sœur, couvrirent son visage et ses mains de baisers et de larmes ; puis ils se retirèrent, laissant les religieuses commencer auprès de sa dépouille mortelle les prières que prescrit la règle et qui ne s'interrompent pas un seul instant jusqu'à la fin de l'enterrement.

C'était le 20 octobre 1868, à neuf heures du soir Sabine avait passé sur la terre trente-neuf ans, sept mois et huit jours.

(Extrait de : *Sabine de Ségur*.)

1 vol. in-12..... 50 cts)

POURQUOI JE NE ME SUIS PAS MARIÉ

Pourquoi je ne me suis pas marié ?... mon Dieu ! c'est toute une histoire, ou plutôt deux histoires bien singulières, et que je vous demande la permission de vous raconter ; quand vous les aurez lues toutes deux, — si toutefois l'ennui ne vous fait pas jeter le journal avant de les avoir terminées — vous serez forcé d'avouer, la main sur la conscience, ami lecteur, que si pareille aventure vous était arrivée, avec moi vous seriez encore célibataire, sans avoir la moindre envie de vous laisser enfermer « dans la cage hyménéenne », comme disait Auguste Barbier dans son discours de réception à l'Académie française.

J'avais à peine vingt cinq ans (il y a de cela dix ans passés), quand j'entendis pour la première fois ces paroles, qui, si souvent depuis, ont retenti à mes oreilles : Voyons, monsieur Charles, ou, mon cher Charles, cela dépendait du degré d'intimité, mariez-vous donc ; vous êtes jeune, bien né, d'un physique agréable, votre position, déjà fort passable, deviendra sous peu excellente, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas rester garçon ; c'est chose impossible.

Alors on énumérait devant moi avec complaisance les noms d'une quantité de jeunes filles, brunes ou blondes, toutes plus ravissantes, toutes plus accomplies les unes que les autres. Ai-je besoin d'ajouter que ma bonne mère s'était mise à la tête de cette croisade matrimoniale, et, que, plus que tous, elle me pressait affectueusement de ne plus courir le monde et de rentrer au bercail... de faire une fin, comme disait, avec un gros rire qu'il

croyait fort spirituel, le vieux colonel Ramollart.

Pendant longtemps, je dois l'avouer, j'opposai le veto le plus absolu aux propositions les plus séduisantes : j'avais toujours d'excellentes raisons à donner ; j'étais trop jeune ; la jeune fille dont on me parlait était blonde, et j'avais juré de ne jamais épouser qu'une brune ; ou bien, elle était brune, et j'adorais les rousses ; l'une aimait trop le monde ; l'autre ne voulait pas quitter la campagne ; celle-ci était trop grande ; celle-là trop petite ; bref, je n'en finirais pas si je faisais passer sous vos yeux toutes les objections, plutôt mauvaises que bonnes, que je faisais, sans jamais me lasser, à toutes les personnes qui prenaient à mon bonheur futur un intérêt que je trouvais véritablement exagéré et fort gênant.

Pendant plus de neuf ans, je sus résister victorieusement à toutes les attaques ; mais évidemment je me sentais faiblir, et quand on en est là, on est perdu. Mes raisons n'étaient pas aussi convaincantes : je ne pouvais plus arguer de ma trop grande jeunesse ; j'avais trente-quatre ans, âge raisonnable ; et puis, à force de lutter, la fatigue survenait, d'autant plus que j'étais harcelé de toutes parts, absolument débordé, et il ne m'était plus possible de tenir tête à tout le monde. On avait juré de me marier, c'était un véritable serment d'Annibal, si bien, qu'à la fin, je dus, la rougeur au front, déposer les armes et m'avouer vaincu.

La jeune fille était, paraît-il, charmante (ceci n'a rien qui doive étonner, puisqu'il

est convenu que toutes les jeunes filles sont charmantes) ; son esprit, sa beauté, ses vertus, faisaient l'admiration de la petite ville de X*** qu'habitaient ses parents ; la dot était fort respectable ; bref, cette union devait me faire vivre sous un ciel toujours éclairé par la plus douce, la plus radieuse des lunes de miel.

Le voyage fut bientôt effectué : une centaine de kilomètres séparait seulement Paris de la petite ville de X***. Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi je ne vous divulgue pas le nom de cette capitale. A peine descendu de wagon, je pris, sans grand enthousiasme, une voiture qui me déposa à la porte de la maison qu'habitait l'ange choisi entre mille. L'ange n'était ni bien ni mal, brune, un peu épaisse sans beaucoup de physionomie ; elle ne fit pas trop gauchement les honneurs du salon de son père (car elle avait perdu sa mère lorsqu'elle était encore au berceau). Quant à mon futur beau-père, il ne me séduisit pas au premier abord, oh, mais, pas du tout. Il n'était pas beau, je dois même confesser, pour ne pas mentir, qu'il était fort laid ; à cela vous me répondez que tous les beaux-pères ne peuvent ressembler à Adonis ; d'accord, et vous avez parfaitement raison. Mais peut-être partagerez-vous mon impression, quand, en deux lignes, je vous aurai fidèlement tracé son portrait : une perruque noire qui retombait en boucles épaisses sur son front et sur son cou, tout en faisant ressortir la blancheur immaculée de sa cravate, cachait presque de petits yeux de chat profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière et qui ne regardaient jamais en face ; un perpétuel sourire faisait grimacer sa bouche ; il avait l'air patelin, la parole obséquieuse, et tout cela faisait, pourquoi ? je ne saurais l'expliquer, que ce brave monsieur ne m'était rien moins que sympathique. Sa conversation était, du reste, intéressante, et il paraissait avoir beaucoup voyagé. Ancien notaire, il jouissait de la considération générale, et chacun se plaisait à le citer comme l'homme le plus honorable de toute la ville de X***. Son plus grand désir était de marier sa fille le plus promptement possible pour assurer son bonheur, prétendait-il. Je me faisais donc tout doucement à l'idée que j'allais être bientôt un homme sérieux ; et pourtant, était-ce pressentiment ? j'avais bien de la peine à croire à mon futur mariage qui devait pourtant se célébrer avant six semaines.

Il y avait quatre jours que j'étais l'hôte de mon futur beau-père et que je faisais une cour assidue à ma douce fiancée, quand je fus réveillé, de grand matin, par un bruit tout à fait insolite, surtout à X*** où, sauf le samedi, jour de marché, je vous défie de rencontrer jamais plus de trois personnes à la fois dans la même rue ; on parlait, on s'agitait, le pavé résonnait sous les pas de chevaux... Qu'y a-t-il donc ? demandai-je vivement au domestique qui venait ouvrir mes persiennes ; est-ce qu'un régiment traverse la ville ? — Je ne sais vraiment pas ce qui arrive, me répondit Baptiste tout bouleversé, la cour et le jardin sont remplis de gendarmes, toutes les portes sont gardées, on se croirait encore en 1871, du temps des Prussiens. Fort intrigué, je me lève à la hâte et je descends quatre à quatre au salon, où j'entendais une vive discussion ; j'ouvre la porte... quel spectacle !... je ne le croirais certainement pas si je n'en avais été le témoin... Figurez-vous l'ex-notaire qui, solidement maintenu par deux gendarmes, criait et gesticulait comme un diable dans un bénitier ; sa perruque noire, cette fameuse perruque qui m'avait tant intrigué, ne recouvrait plus son crâne, et il était absolument méconnaissable. « Inutile de nier, mon homme, disait le commissaire de police, au moment où j'entrais, vous êtes Balachoux, condamné il y a vingt cinq ans aux travaux forcés à perpétuité pour fabrication de billets de banque ; vous vous êtes échappé de Nouméa quelques mois après y avoir été déporté, et, depuis, la justice a malheureusement perdu vos traces. Ah ! vous avez bien su dépister toutes les recherches, et votre perruque cachait parfaitement cette oreille à moitié arrachée à la suite d'une rixe avec un de vos compagnons du bain ; allons, pas d'observations, et suivez moi. » Je ne vous le dis pas, vous le pensez bien, en entendant davantage ; je m'assurai que la pauvre jeune fille n'était plus là pour assister à l'arrestation de son père, et être témoin de sa honte, et quand je sus que, depuis deux

heures, elle avait quitté la maison, emmenée par une de ses tantes, je me hâtai de prendre ma petite valise et de courir à la gare pour m'éloigner au plus tôt de cette ville maudite où venait de m'arriver une aussi désagréable et aussi sottie aventure.

Si vous aviez été à ma place, cher lecteur, vous auriez juré que plus jamais on ne vous y reprendrait ; c'est ce que je fis, vous le pensez bien. Pendant plusieurs mois, je n'entendis plus, grâce à Dieu ! la fameuse phrase : « Mon cher Charles, mariez-vous donc, vous êtes jeune, etc., etc... on n'osait pas... Une vieille amie de ma mère eut cependant le courage de rouvrir le feu. Je ne la laissai pas achever ; je vous remercie, chère madame, lui répondis-je un peu brusquement, je n'ai aucune vocation, je vous l'avoue, pour devenir le genre d'un forçat faux-monnaieur.

On me laissa donc parfaitement tranquille ; et ce fut moi, fou que j'étais, qui allai, de propos délibéré, donner sottement dans le panneau, comme si je ne venais pas d'être assez joliment attrapé.

Je me trouvais, l'automne dernier, aux bains de mer du Bourg-d'Ault, petite station située entre le Tréport et Saint-Vallery-sur-Somme, quand une jeune fille que je rencontrais plusieurs fois par jour, accompagnée de sa mère, attira mes regards et fixa mon attention. Elle était blonde comme les blés, sa taille était charmante, et ce qui me séduisit surtout ce fut son air doux et modeste. Les baigneurs se faisaient rares au Bourg d'Ault et les plaisirs mondains plus rares encore. Aussi, ennuyé de ma solitude, et ne pouvant passer tout mon temps à tirer des mouettes au bas des falaises, je cherchai à entrer en relations avec la mère de cette jeune personne bien que son air austère et renfrogné — c'est de la mère que je parle — m'en imposât un peu. Un événement tout banal me tint lieu de présentation. Un matin, en effet, je les rencontrai toutes deux au milieu des rochers à une assez grande distance du village ; elles avaient été surprises par la marée qui montait rapidement grâce à un vent violent ; les pauvres dames étaient très embarrassées, car, pour regagner la plage il fallait gravir des roches recouvertes de mousse et fort glissantes, et traverser de larges flaques d'eau. Voyant leur embarras, je me dirigeai de leur côté, j'offris galamment mon bras à la vieille dame que je ramenai saine et sauve. Le lendemain, je les saluai, et le surlendemain, assis à côté d'elles sur la plage, nous causions comme si nous nous connaissions depuis vingt ans. Ainsi se forment les relations au bord de la mer, surtout dans les endroits peu fréquentés. Il fallait que le Bourg-d'Ault ne m'offrit que bien peu de distractions pour rechercher la société de ces dames ; elle n'avait rien de très séduisant surtout à cause de la mère qui, je l'ai dit, était absolument insupportable, se plaignant de tout et de tout le monde, toujours grognon, et trouvant que personne ne lui rendait assez d'hommages. Comme moi, cher lecteur, vous avez dû rencontrer de semblables caractères car il ne s'en trouve pas seulement sur les bords de la Manche ou de l'Océan. Quant à la jeune fille, agréable, instruite, avec un peu de pédanterie, peut-être, elle m'amusait quelquefois par son esprit caustique et mordant : heureux ceux qui « ne tombaient pas dans ses mains redoutables ; » personne, ou presque personne ne trouvait grâce à ses yeux, et j'avoue que ses jugements souvent méchants, mais toujours spirituels, sur celui-ci ou sur celle-là, me faisaient beaucoup rire. Elle paraissait peu s'amuser dans la maison paternelle, et à cause de cela, avait fort envie de se marier ; aussi, je puis l'avouer sans fatuité, elle ne me regardait pas d'un œil trop défavorable. Je passai donc une semaine assez agréable si je la comparais avec celles qui avaient précédé. La meilleure preuve que je fus apprécié, c'est que je reçus de la vieille dame qui, pour la circonstance, prit un air relativement gracieux, une invitation à aller tuer quelques lapins dans leur propriété située près d'Amiens. Le père de la jeune fille, vieux capitaine en retraite, avait horreur du monde, et passait dans son jardin tout le temps qu'il ne consacrait pas à la chasse. On me l'avait fidèlement dépeint : grand, le teint hâlé, des moustaches blanches, et une tenue simple, presque négligée : du reste, homme excellent qui soignait et cultivait avec amour les arbres de son verger et les fleurs de son jardin. Désireux